

11 octobre 2023

Séance de rentrée académique

Benoît Hennaut, directeur

C'est désormais officiel, le projet de développement du Campus Abbaye est sur les rails et connaîtra dans les prochains mois sa première phase concrète de développement. Une phase cruciale, la plus importante peut-être, celle de l'analyse des besoins, des projections de fonction et d'espaces, de déclinaison d'un master plan à l'échelle du site. Et accessoirement d'hypothèses budgétaires assorties.

Cette phase d'étude et de prospective a été confiée par Wallonie-Bruxelles Enseignement à une équipe pluridisciplinaire composée de trois entités : le bureau Citytools, urbanistes augmentés de sciences sociales, comme ils se définissent eux-mêmes, le cabinet Xaveer De Geyter et associés, architectes expérimentés notamment dans des projets de campus ou de bâtiments scolaires, et le bureau Barbara Van Der Wee, dont la réputation en matière de patrimoine bâti n'est plus à démontrer.

Avec cette équipe, dans l'année qui vient, nous devons répondre à cette question simple : quelle école voulons-nous ?

A des échelles micro ou macro, par des sessions plus individualisées ou plus collectives, nous répondrons à cette question sur de multiples plans, en suivant la méthodologie de concertation et d'analyse proposée par l'équipe en charge de l'étude.

Nous serons évidemment amenés à évoquer des réalités très concrètes, d'autres plus conceptuelles sur un plan identitaire ou pédagogique. Nous traverserons également des thématiques transversales et périphériques au sens premier de ce qui traverse l'école ou qui l'entoure en dehors de sa propre réalité : le site Abbaye, l'espace public, la vie étudiante (en ce compris la fête et le logement), etc.

A l'occasion de ces réflexions, et dans une temporalité qui doit forcément nous amener à penser le futur d'une école en phase avec les décennies qui nous attendent, j'aurai à cœur de participer à ces discussions sur des plans qui dépassent aussi la « simple » réalité quotidienne, même si bien sûr, elle est au cœur de nos préoccupations.

Effectivement, penser l'école dans sa matérialité et dans sa spatialité, implique de penser la fabrique d'un nouveau projet dans son environnement le plus large.

A l'occasion de cette rentrée académique, je me permets donc de poser ces trois questions :

A l'horizon 2040 ou 2050, l'école d'art est-elle un acteur social ?

L'école d'art est-elle un acteur culturel ?

L'école d'art est-elle un acteur politique ?

L'école d'art est-elle un acteur social ?

C'est sans doute la question à laquelle la réponse est la plus évidente et sans possible débat. D'art ou pas, l'école reste universellement le premier vecteur d'émancipation possible.

Quand elle est d'art, l'école est aussi le vecteur d'accueil de la différence, en termes de méthodes de transmission et de réception, et donc d'activation différenciée d'une compréhension du monde.

Pensant au futur d'une école à (re)construire, j'évoque ici deux préoccupations.

La première est née dans ma conscience au cœur de la pandémie et de la crise du covid, lorsque je me suis rendu compte que le premier levier de notre action sociale, au sens de l'aide concrète aux étudiant·e·x·s, était la réouverture de notre restaurant scolaire. J'ai soudain pris conscience d'une décision simple, d'un pouvoir d'activer quelques ressources bien déterminées pour amplifier un impact sur la vie quotidienne de plusieurs centaines de personnes qui n'avaient plus à chercher ni où ni comment se nourrir correctement, dans un moment de crise profonde de la relation sociale et d'un pouvoir économique dévasté.

Il ne s'agit pas ici de dramatiser de mauvais souvenirs, ni de se jeter des lauriers, mais de prendre conscience du creuset sociétal que représente la communauté, et donc des effets d'éprouvette et de grossissement à la loupe que la sociologie d'une école peut produire par rapport à la société dans son ensemble. Dans ses équipements et la structuration même de sa vie en communauté donc.

La seconde est d'un ordre plus symbolique quant à cette structuration de la communauté.

Nous nous sommes activement engagés voici bientôt deux ans dans un débat interne et des réflexions auto analytiques sur la diversité sociologique au sein de l'école et de sa population étudiante.

Diversité sociale, géographique, économique, identitaire. Une enquête de fond, menée en collaboration avec une université, et un travail prospectif sont au programme de nos travaux collectifs à court terme.

Pensant à l'école emblème d'excellence, à nos défis de demain de ce point de vue, comment penser l'image même de la structure et de l'infrastructure de l'institution ? Comment faire évoluer ce qu'elle renvoie traditionnellement en termes de structuration de la relation d'autorité et du pouvoir social, réel, qu'elle détient ? Pour un-e jeune, il s'agit non seulement d'avoir accès, mais de s'autoriser l'idée même de l'accès. Voilà qui doit nous préoccuper directement à l'aube d'une refonte de notre organisation spatiale et symbolique. Se donner les moyens de rencontrer la mission d'émancipation sociale à laquelle nous aspirons, sans être réduits à la tradition supposée ou réelle d'un élitisme bourgeois dont nos façades seraient les gardiennes.

L'école d'art est-elle un acteur culturel ?

J'ai le souvenir voici quelques années d'une discussion animée avec un collègue directeur d'ESA, en charge lui d'un conservatoire, prétendant que nos écoles ne pouvaient se concevoir comme des acteurs culturels, au sein de l'écosystème de ce que le « monde » ou « milieu » culturel peut receler de lieux de création, de production, de

diffusion, à toute échelle territoriale. Ses arguments tenaient principalement à la protection de nos écoles en tant que lieux de fabrique protégés, à l'abri des pressions du goût et du marché.

Je soutenais et soutiens toujours pour ma part, que si l'école d'art n'a effectivement pas de fonction de diffusion, elle joue naturellement un rôle actif dans la production et l'échange de biens symboliques, et qu'en cela, elle est un acteur culturel par défaut.

Si, de manière volontairement caricaturale dans le propos, l'art est la chose, et la culture le partage ou la relation à la chose, l'école est prioritairement rattachée au premier terme de la comparaison. Mais cela la condamne-t-elle à ne pas participer du partage, de la relation et de la médiation collective ? Certainement pas. Voire même à en capter l'attention médiatique ou subsidiante, ce dont elle s'acquitte aujourd'hui difficilement.

Créer de la structure en couches successives, penser les rapports symboliques entre la production de la chose et sa mise en partage anime nos réflexions les plus précoces quant à ce campus futur. Par quelles couches et dans quel rapport d'intimité la mission première de l'école doit-elle se protéger de l'extérieur, tout en acceptant sa tentation immédiate, la nôtre, collective, de montrer, dévoiler, partager, rendre sensible ?

L'espace protégé est le cœur, et je suis en cela d'accord avec mon collègue du conservatoire ; mais il coexiste avec l'espace de marché culturel, y rencontrant les enjeux du partage et aussi de la professionnalisation des étudiant·e·x·s.

L'école est donc indéniablement un acteur culturel, voire un maillon d'une certaine chaîne économique à cet égard. Elle doit l'assumer tout en arrimant cette conscience à la manière dont elle pourra circonscrire la nature de ses activités premières au cercle le plus intime des regards.

L'école d'art est-elle un acteur politique ?

J'ai déjà défendu dans plusieurs textes le côté politique actuel de soutenir la fabrique de l'art d'un point de vue autonome et gratuit, dans le monde contemporain utilitaire et immédiat. Il ne s'agit donc pas de répéter l'utilité de l'inutile, la valorisation du temps long, ou encore l'espace donné aux pratiques ou aux personnalités non-conformes ou non-conventionnelles (renvoyant ici aussi à notre rôle social). Je le rappelle néanmoins volontiers.

Mais quel rôle actif l'école est-elle prête à assumer dans ce monde qui l'abrite, encore, et la tolère, pour combien de temps ?

Le monde est in-tranquille. Agité, violent, profondément dysfonctionnel et déséquilibré, au bord de ruptures permanentes comme l'actualité au Moyen Orient l'a encore si tristement démontré. La faille est constante, partout ; les lignes de fracture sont sérieuses.

Souvent, le Campus Abbaye est valorisé comme un écrin, un refuge, une soupape au cœur de la cité, pouvant donner la sérénité nécessaire au travail qui s'y déroule, aux formes qui y naissent ou aux langages qu'on y construit, à l'abri. Mais attention à l'isolement. Être loin des bruits de la ville ne dispense pas d'être à l'écoute. L'abbaye cistercienne

cherchait la distance et le repli, l'espace de méditation comme activité principale. Ce n'est pas notre cas.

Nous sommes traversés par des courants d'idées contemporaines assez puissants, dont nous sommes, je pense relativement conscients, dans nos débats, nos opinions personnelles ou nos alliances plurielles (je parle au collectif de la population étudiante comme des enseignant·e·s).

Je souhaite pour ma part cette traversée, je l'encourage et j'aimerais même la renforcer, la structurer davantage pour la rendre plus productive de sens.

Nous avons à cet égard politisé nos enseignements depuis plusieurs années (dans le tronc commun), au sens où nous avons donné de la place à des approches et des thématiques qui favorisent ces rencontres avec le politique contemporain. Initiation obligatoire aux courants de pensée du 20^e siècle en B1, Anthropologie de l'art en B3, réforme des cours d'histoire de l'art en B3 sur le plan non-européen ou sur l'analyse théorique, cours d'actualités de l'art en master autour des questions de genre, de décolonialisme, ou tout récemment de la production zéro carbone.

Normal sans doute. Et autant de « cases cochées » diront les pessimistes ou les détracteurs.

J'aimerais personnellement pouvoir identifier de manière plus appuyée un élan politique renouvelé au sein des travaux de nos étudiants depuis la sortie de la crise de la pandémie. Il y a bien des débats, des prises de parole dans certaines assemblées, mais assez vite éteintes. Il y a bien des collages, mais sans dialogue assumé, ou limité

à une posture un peu stérile de dénonciation sans contexte. Il y a bien sûr des travaux de diplôme tout récents qui démontrent un véritable engagement. Mais trop peu nombreux à mon estime. Je vois pour ma part un enjeu souhaitable de mobilisation renforcée, sans encourager pour autant propagande ou militance dans les formes évidemment. Il ne nous faut pas céder sur l'autonomie de la forme ou de l'expression, fondement de l'intuition, du désir et de la nécessité artistique hors du temps présent.

L'exercice est certes difficile, autant à produire qu'à accompagner. Mais quand ils se veulent politiques sans être militants ou didactiques, art ou design déplacent la réflexion politique, renversent les questions ou les paradigmes, montrent sous un autre jour, vectorisent autrement des oppositions nécosées ou éculées. C'est le sens qu'on donne ici à cet engagement souhaitable, souhaité au cœur de ce monde intranquille.

Intelligence artificielle, réchauffement de la maison qui brûle, « casse du siècle » quotidien sur les places financières internationales. Les sujets ne manquent pas. Quelle place aux affiches ? Où est l'agora ?

Dans une réflexion qui s'ouvre sur le sens d'une école réorganisée, cette fonction politique me semble nécessaire à penser dans nos structures, quand bien même la neutralité académique et légale de notre enseignement public reste la règle. Cette dernière n'empêche pas l'engagement ; au contraire, elle l'encourage en vertu d'un modèle d'éducation à la citoyenneté active.

A quel endroit dans son rapport à la cité, notre école peut-elle rendre plus opérationnelle ou plus visible cette friction positive avec le contemporain ?

Le champ social, le champ culturel, le champ politique, voilà avec quoi je voulais structurer mon introduction à cette année qui sera traversée par de nombreux échanges sur le devenir de cette vénérable institution dans sa configuration même. La place du FabLab, la hauteur sous plafond de l'atelier de sculpture, la taille du restaurant, le lieu d'une salle d'exposition, la taille d'un auditoire, l'accès nocturne aux bâtiments, ... nous en parlerons. Mais donnons-nous l'espace et la perspective d'une pensée globale sur le rôle de cette école dans la pensée de sa structure même et ne nous arrêtons pas à ses contingences. Je suis certain que vous en complèterez mieux que moi la liste et l'ambition.